

Héroïne

par Olga Duhamel

1898. La compagnie Bayer, devenue célèbre pour son aspirine, nomme une nouvelle substance « héroïne » par allusion à ses effets stimulants. Contrairement à la morphine, disent les publicités de Bayer, l'héroïne permet d'augmenter l'activité de son utilisateur et elle soigne de manière remarquable la toux. La médecine est enthousiaste. En Chine, on la surnomme « opium du Christ » et elle est prescrite aux opiomanes en substitut de leur vice.

Quelque chose prend le relais de moi, étend son emprise, me guide. Qui ordonne le tumulte du progrès ?

Percer les sols pour faire passer le métro. L'industrialisation et l'assainissement des villes font un vacarme terrible. Mais qui préside à ces mouvements ?

La constellation du progrès porte en elle toutes sortes de héros, de morceaux de héros, de figures, de faces que l'on frappe sur les pièces. Et même cette poudre, l'héroïne.

D'ailleurs, il s'agit davantage ici d'une substance que de héros ayant à peu près une forme humaine. Peut-être qu'il s'agit aussi davantage de mêler les substances et les hommes. Peut-être que ce n'est pas souvent net le déroulement du temps, ce qui fait que ça carbure ou que ça se déroule. Peut-être que c'est contradictoire. Et peut-être que l'héroïne – la poudre – a été aussi bien le carburant que le symptôme, le signe d'un moment. Ce qui a fait rêver. Un autre poison aussi, toujours plus violent, comme il est toujours plus

tard sur le calendrier. La noire idole, la fée grise, comme certains surnomment l'opium et la morphine ; c'est la généalogie de l'héroïne. À un moment, « héroïne », c'est autour d'elle que se cristallise toute la nouvelle puissance de la médecine et de la pharmacie.

L'héroïne guide à travers le spectre du héros. Héros qui porte, qui soulage, qui transforme et qui oriente la tête comme le corps. L'héroïne reconduit la volonté chez elle, dans le vide pur, au pays de l'idée creuse. Avec elle, même le désir, d'habitude plus volatil, se transforme en dépendance lourde.

Deuxième moitié du XIX^e siècle : les conduites d'eau entrent jusque dans les intérieurs. Des lignes d'eau parcourent les sous-sols, montent aux étages, traversent les murs. Le tout-à-l'égout amorce son règne.

La révolution sanitaire est en marche. Dans les hôpitaux, les hurlements des malades et des estropiés se sont presque tus ; les injections de morphine les apaisent. Au début, faire entrer la morphine dans le corps, ce n'était pas donné. On pratiquait laborieusement sur le patient des incisions à la lancette dans lesquelles on appliquait la préparation de morphine. La rencontre de la seringue avec la morphine est une rencontre choc, avec elle, son pouvoir prend toute sa puissance. Le mouvement du progrès est énergique, et on peut désormais scier la jambe d'un malheureux sans qu'il ait même conscience de l'opération.

Deuxième moitié du XIX^e : il y a l'eau qui court dans les tuyaux du nouveau réseau de la ville de Paris et des seringues qui désormais s'enfoncent dans les veines. On extrait la morphine du pavot depuis quelques décennies. Et à partir de cette poudre, on fabriquera une autre poudre : l'héroïne, plus forte encore.

Le temps est au progrès. À la fin du siècle tous les espoirs sont permis, l'héroïne permettrait même, dit-on, de soigner la dépendance à la morphine. Elle porte en elle tout l'espoir d'un autre monde, à la fois plus sensible et moins douloureux.

Deuxième moitié du XIX^e, la production industrielle d'alcool se met en place, tandis que l'on passe dans les fermes chaque année davantage de récoltes à l'alambic. En France, la consommation d'alcool par habitant s'accroît de manière importante. On soigne mieux, on calme la douleur, on maîtrise davantage l'infection. La pratique de l'injection et la fabrication de substances psychotropes plus puissantes et mieux dosées transforment la pratique médicale. La conquête de l'anesthésie est héroïque.

L'espace du moi s'agrandit. On met en scène avec plus d'application le dedans et le dehors. On trace des rues droites et on dessine un espace privé. Avec l'industrie. L'Angleterre a gagné les guerres de l'opium au nom de la liberté individuelle et du droit au commerce. Elle pourra continuer son trafic.

Le genre d'agencements du XIX^e siècle autour du progrès : les chemins de fer, quelques opérations de Baldwin Mari (qui, dans les premiers efforts de la contraception moderne, consistaient à percer un second vagin à des femmes normalement constituées), la photographie, la peur de la dégénérescence. Toute cette constellation héroïque, le train et même l'*Avion* de Ader. Avant et ailleurs, c'est d'autres agencements. Et bien entendu, il n'y a pas qu'un seul agencement du XIX^e, mais celui du progrès va de la boîte d'allumettes à l'homme qui descend du singe.

Le désir de progrès galvanise les foules. Son mouvement est compulsif. Et puis ça passe. Qu'est-ce

qui s'insinue en moi ? Comment se fait-il que l'on puisse, à l'aide d'une substance, transformer de manière aussi radicale la conscience ? Est-ce comme la persuasion ? Comme les idées politiques ?

La dépendance à l'héro est terrible. Avec la prohibition, plus tard, des épidémies d'héroïnomanie surgiront. Et les accrochés auront les silhouettes dévastées du lumpenprolétariat. Quasi impossibilité pour eux d'émerger de la spirale psychotrope : drogues à la chaîne, abrutissement sévère par la répétition, recherche quotidienne et frénétique de la dose suffisante pour tenir.

Que l'héroïne arrive dans le même mouvement que tant d'objets, de gens, de concepts de la fin du XIX^e, que l'engouement de la foule pour cette nouvelle substance ait été aussi important, ça ne veut pas dire qu'il y a eu erreur, ou parenthèse naïve, ou complot pharmaceutique. Peut-être que ça veut dire que l'héroïne n'est pas ce que l'on croit et que l'ordre du progrès est une chose étonnante.

Et puis après 1900, on s'enverra des cartes postales avec des formulations dans le vent. On conduira des voitures toujours plus vite. On délimitera des corridors aériens. Et bien d'autres choses. On prohibera durant les premières décennies du siècle une grande quantité de drogues. Et c'est ainsi que, bannie du vivre ensemble optimiste du progrès, l'héroïne est descendue aujourd'hui dans les réseaux souterrains de nos villes, dans l'immense marché parallèle et noir des substances interdites.

Parce que l'héro transportait trop radicalement ailleurs, jusqu'à la non-productivité et même parfois jusqu'à la mort. Parce qu'il fallait dessiner mieux les frontières de ce nouveau monde bon, normal, mais en-

core vague. Et se méfier de cette héroïne, devenue harpie.

Aux frontières du monde propre et convivial, une nouvelle mythologie s'est écrite. Elle insinue que l'on ne peut parler de l'héroïne que si l'on s'est offert à elle. Quand on a vécu le flash. Sinon, on dira que tu ne connais pas sa puissance. On dira que tu ignores le point où une substance devient ta souveraine. On dira que tu ignores ce continent. Et c'est comme un défi. Parce que ce n'est pas rien l'héro, même d'en parler, ce n'est pas rien. Sans héroïne, tu resteras dans ton monde d'évidence. Et c'est comme l'enfer, on a envie en même temps d'en être. On a envie des sulfureuses Sodome et Gomorrhe. Mais on dira encore que pour être libre, il faut ne dépendre de rien, et surtout pas des psychotropes. Qu'il faut une conscience éclairée et saine. Et c'est redoutable aussi cette esthétique de la transparence dans la conception du réel.

Aujourd'hui, on oublie que le mot même d'« héroïne » quand il s'agit de la drogue, ne se rapproche pas par les seuls hasards de l'homonymie de la courageuse héroïne. Parce que la force de l'héro et ses propriétés énergisantes ont été laissées parmi les débris de l'histoire. Et si elle scintille encore, c'est comme poison de l'esprit — loin de l'héroïque médecine moderne.